

ruines témoignent de la véracité des anciennes prophéties.

“Voici, dit Ezéchiël deux cents ans avant l'accomplissement, voici que j'amènerai de l'Aquilon, contre Tyr, Nabuchodonosor, roi de Babylone, avec des chevaux et des cavaliers, des chars et des bataillons ; il fera périr par le glaive tes enfants ; il ravira tes richesses, pillera tes marchandises, abattra tes murs, détruira ces maisons qui sont tes délices, et jettera au milieu des eaux tes pierres, tes bois et tes édifices réduits en poussière..... je ferai de tes débris une pierre polie par les flots de la mer, qui ne sera plus bonne que pour sécher des filets ; je ferai de toi un exemple terrible ; on regardera et tu auras disparu ; on te cherchera et on ne te trouvera plus jamais.” (*Ezéchiël, chap. XXVI.*)

Un missionnaire, envoyé dans les derniers temps sur ces rives, chercha Tyr ; il ne vit que des ruines, et il fut frappé d'une terreur religieuse, en découvrant, sur les bords de la mer, sur des débris mutilés, à demi-enfoncés dans les eaux, *des filets de pauvres pêcheurs qui séchaient au soleil.*

Les mêmes menaces furent faites contre Sidon, et elles ont été de même accomplies ; ce qui reste encore actuellement de ces deux villes superbes, sert à montrer, d'une part, l'exécution terrible des vengeances de Dieu contre le pécheur, et en même temps l'accomplissement des paroles prophétiques de l'Écriture.

A quelque distance, on voit le *Cap du prophète Jonas* ; c'est près de là, suivant la tradition, que le prophète Jonas aurait été rejeté par le poisson qui l'avait englouti.

Un peu plus au nord, c'est-à-dire à une demi-lieue de Beyrouth, on montre l'endroit où St.-Georges aurait délivré la fille du roi du pays, en tuant un dragon qui désolait ces contrées ; on a expliqué ce fait dans un sens allégorique, mais quoiqu'il en soit, on voit comme ce pays est rempli de souvenirs du passé.

Enfin, suivant une tradition universelle répandue dans tout l'Orient, il paraît que c'est dans cette contrée, et là même où est Damas, qu'a retenti cette parole terrible : *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?*

Ce serait là que Caïn aurait immolé le doux et inoffensif Abel à sa haine et à sa jalousie, là où de féroces Musulmans ont immolé encore récemment des milliers de chrétiens à leur fanatisme.

Ce rapprochement est assez remarquable dans un pays qui a été si souvent témoin de pareilles horreurs, et qui actuellement fume encore du sang innocent répandu.

Ce sont donc ces contrées qui ont été le théâtre de tant d'horreurs ; depuis les massacres de juillet, on peut s'imaginer dans quelle désolation étaient plongés les chrétiens, ayant à pleurer tous ceux qu'ils avaient perdus, ayant à déplorer tout ce qui leur avait été enlevé, ayant à trembler à chaque instant que le fanatisme, excité par tant de forfaits, ne continuât et ne voulût achever son œuvre de mort et de destruction.

Des meurtres journaliers, des menaces affreuses entretenaient ces appréhensions ; les fureurs, calmées pendant quelques jours, semblaient reprendre et s'enflammer encore ; des lettres venues de Constantinople déclaraient que la seule nouvelle d'une intervention européenne précipiterait la catastrophe ; d'autres lettres venues de Beyrouth disaient qu'elle était si imminente que les troupes arriveraient sans doute trop tard.

De telles contradictions nous montrent assez le désordre des esprits et les appréhensions exagérées de la peur ; et il faut avouer qu'on tremblerait à moins.

Toute la contrée était donc dans l'épouvante ; les menaces semblaient devenir chaque jour plus terribles, les pauvres victimes croyaient ne pouvoir plus être en sûreté même sous la protection d'Abdel-Kader, ou sous le pavillon des consuls européens de Beyrouth.

Le soleil en se levant, le 14 du mois d'août, pouvait contempler les plus grandes horreurs ; les cœurs étaient dans l'anxiété la plus amère, lorsque tout-à-coup un cri d'espérance et de salut retentit et fut répété par des milliers de poitrines ; à l'horizon, on venait d'apercevoir le drapeau des vaisseaux français, le canon tonnait pour annoncer l'arrivée des libérateurs, et au bout de quelques heures, ils défilaient dans les rues de Beyrouth, précédés de leurs clairons qui faisaient retentir les accents de la joie et du salut.

Le débarquement a eu lieu au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Toute la plage était couverte de monde ; au moment où les chaloupes pleines de soldats approchaient, la foule entra dans la mer ; les soldats furent enlevés des embarcations et portés en triomphe par des milliers de bras, jusqu'au milieu de la ville. Quel moment et quelle impression mêlée de tristesse et de douleur ! Ceux qui étaient présents se voyaient délivrés enfin de leurs inquiétudes et de leurs angoisses ; mais les pleurs s'échappaient de tous les yeux, en pensant aux absents et aux malheureuses victimes qui ont succombé depuis tant de jours et de semaines d'attente.

Si l'âme a recouvré quelque tranquillité et quelque espérance en songeant à ces plages désolées, c'est sans espoir qu'elle se reporte à ce qui se passe à Naples.

Hélas ! que de trônes brisés depuis un siècle ! Que de familles princières dépouillées ! Que de jeunes héritiers de *sang-royal*, nés dans les palais, élevés dans les splendeurs, formés d'avance aux plus hautes et aux plus brillantes destinées, ont dû renoncer tout d'un coup aux droits de leur naissance, aux idées et aux promesses de leur enfance et de leur jeunesse !

Un jour ce palais, leur maison paternelle, s'est fermé devant eux, et il a fallu quitter ce royaume, cet empire, le sol de leur patrie !

Que de fois s'est renouvelé ce triste drame, cette amère déception, ce revirement subit et imprévu de tant d'avenir et de tant de fortune.

Au milieu de ces tristes événements, c'est être in-